

La quête de Genève en faveur du Grand-Saint-Bernard

Walter ZURBUCHEN

Le 6 décembre 1941, M. André Donnet soutenait à Genève sa thèse intitulée *Saint Bernard et les origines de l'Hospice du Mont-Joux*. Cela donna l'idée à l'un de ses auditeurs de publier, sous le pseudonyme de Jean Rumilly, un article qui devait paraître dans le *Journal de Genève* du 30 mai suivant, et où il rappelait, succinctement, tout ce qu'avait été, dans divers domaines, le Grand-Saint-Bernard pour les Genevois. Il se bornait toutefois à signaler que *chaque année, le chef de la communauté venait quêter à Genève*. Ce laconisme avait une excuse et, l'eût-il voulu, l'auteur n'aurait guère pu en dire plus : c'est que l'historiographie était jusqu'alors demeurée pratiquement muette sur ce point. Le fait des quêtes n'était pas inconnu sans doute, mais leur étude n'avait jusqu'ici tenté aucun historien, alors que les matériaux en existent cependant. Quelle meilleure occasion pourrait-on donc imaginer que celle qui se présente aujourd'hui de combler au moins sommairement cette lacune ?

Un hospice de Saint-Bernard du Mont-Joux existait à Genève déjà au XIV^e siècle¹. Situé près de la porte Saint-Antoine, il était, selon toute apparence, de dimensions modestes, le plus pauvre, peut-être, des petits hôpitaux de la ville. A la Réforme, tous les établissements de charité, sécularisés, servirent à doter l'Hôpital général unique créé simultanément, et qui sera géré par des laïcs ; il aura dès lors le monopole des soins aux pauvres et aux voyageurs.

Le souvenir de l'activité bienfaisante des pères du Grand-Saint-Bernard ne s'éteignit pas, cependant, avec l'existence matérielle de l'hospice qui les avait représentés jusqu'en 1535 dans la ville. Les relations suivies que les marchands surtout entretenaient avec l'Italie conduisaient ces voyageurs à franchir les Alpes, et, en ce qui concerne la Suisse orientale et une bonne partie des Etats de Savoie situés de ce côté de la montagne, la voie la plus courte demeurait celle qui passait par le col du Grand-Saint-Bernard.

¹ J.-J. CHAPONNIÈRE et L. SORDET, *Des hôpitaux de Genève avant la Réformation, Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève* 3 (1844), p. 239 ss.

On se souvient que l'abus auquel donnaient lieu parfois les quêtes avait constitué un des principaux griefs de Luther, et c'est pourquoi le Concile de Trente les avait en principe abolies. Celle du Grand-Saint-Bernard continua cependant d'être autorisée, par décision expresse du pape, et sous réserve du consentement des ordinaires². Comme le rappelle le chanoine Lucien Quaglia dans son monumental ouvrage, saint François de Sales tint lui-même à recommander cette œuvre, en souvenir des dangers qu'il avait affrontés lors de sa traversée en 1596³.

Bien que les sources soient peu explicites quant aux rapports que les Genevois continuèrent d'entretenir avec les religieux de ce célèbre hospice pendant les XVI^e et XVII^e siècles, il est permis de présumer que leur ville devenue exclusivement calviniste ne cessa jamais cependant de constituer une étape régulière sur le chemin de celui qui, chanoine régulier, frère, ou laïc, était chargé de la quête de Savoie.

Le chanoine Pierre François Ballalu, curieux de retenir tout ce qui faisait la vie du *Monastère et Hôpital du Mont Joux*, et constatant que personne avant lui n'avait jamais pris soin de relever par écrit les traditions orales et les coutumes que, de mémoire d'homme, on y observait, notait ainsi en 1709⁴ :

*« ... Chaque Religieux prêtre a en particulier une selle, bride et bottines, sinon qu'il soit jeune prêtre, et qu'il n'aye pas encore pu gagner un pécule suffisant pour en acheter, et pour lors ils en empruntent une. Ainsi si le cheval qu'on a amené a un bat, ils le font lever, et luy font mettre la selle, et tout étant prêt, c'est la coutume qu'on boit le vin de l'Etrier ; le clavandier le donne sans difficulté, et du meilleur, quand il luy plaît, qu'on bevoit ordinairement dans la chambre de la clavanderie, avant que le Rd Coadjuteur Boniface eut défendu aux Religieux d'y boire : à présent on le boit au Réfectoire où se rendent tous les Religieux qui veulent boire dans cette occasion... »*⁵

*« ... Il n'y a aucun reglement, qui prescrive comment nos Religieux doivent se comporter dans leurs voyages ; ils boivent et mangent où il leur plaît, indifféremment chez les séculiers hommes ou femmes, ou au cabaret, même dans les endroits où il y a des maisons, ou cures dépendantes de ce monastère... »*⁶

« Des quêteurs et des quêtes.

» Article 1 : De la destination des quêteurs. L'établissement de ce monastère a été fait particulièrement pour le soulagement de tous ceux qui passent cette affreuse montagne ; ce soulagement consiste à donner gratuitement à boire et à manger, et toutes sortes d'assistances, à tous les passants de l'un et autre sexe, de toutes les Religions, riches ou pauvres. Les facultés du Monastère ne suffisant pas pour la dépense si extraordinaire qu'il faut faire à cette

² Chanoine Lucien QUAGLIA, *La Maison du Grand-Saint-Bernard, des origines aux temps actuels*, 1972, p. 185.

³ *Ibid.*, p. 268.

⁴ Archives du Grand-Saint-Bernard (ci-après AGSB) : *Relation du Monastère et Hôpital de Mont Joux, soit du Grand Saint Bernard... par Pierre François Ballalu, chanoine claustral... et achevée l'an mille sept cents et neuf.*

⁵ *Ibid.*, 1^{re} partie, p. 125.

⁶ *Ibid.*, 1^{re} partie, p. 127.

occasion. Dans l'Etablissement de ce Monastère et Hopital, et pour le maintien de cette grande Hospitalité, on a recouru aux Aumones et charités des fidelles, dans plusieurs et différentes provinces. Ces Aumones sont appelées Quetes, et on donne le nom de Queteur à ceux qui les vont chercher...

» J'ay toujours ouï dire et vû qu'on a destiné des Religieux prêtres pour faire ces quêtes, en Franche Comté, Langre, Lorraine, dans le canton de Fribourg et dans le pays de Valleys. Dans la Savoye, dans le val d'Aoste et dans le diocèse de Novare, ce sont ordinairement des frères laïcs qui y font la quête...⁷

» ... La plus part des Religieux souhaitent d'aller aux Quetes, soit pour éviter la longueur et rigueur de l'hyver dans ce Monastère ; soit par la curiosité de voir les pays ; ou peut-être pour gagner plus d'argent qu'ils ne gagnent pas icy : parce qu'ils s'entretiennent durant le tems qu'ils font la Quete, de tout ce qu'ils ont besoin, avec l'argent de la Quete ; et ils ont encore la retribution de leurs messes, libre ad augmentum peculij ; et outre tout cela le Rme prevot leur donne encore de l'argent pour leur peine, comme je diray au dernier article de ce Chapitre. De sorte que plusieurs Religieux pour y pouvoir aller, employent des amis, qui prient pour eux le Rme prevot de les y envoyer, ou le prient eux memes, avant qu'il en ait destiné d'autres...⁸

» Article 2 : De la préparation et du départ des queteurs.

» ... Chaque Religieux qui est destiné pour aller à la Quete, a soin de se faire instruire de ceux qui l'ont précédés, touchant la manière de la faire, des coutumes et de tout ce qui luy est nécessaire pour faire ce voyage. Il fait les préparations avec l'argent de son pécule, dont il se rembourse à la fin de la campagne... Presque dans chaque pays il y a des manières différentes de faire la quete, et des coutumes particulières...⁹

» En Savoye et Genève : Dans toute la Savoye, on fait la Quete de maison en maison, sans aucune particularité, sinon que le frère qui la fait porte une petite clochette qu'il sonne devant quelques maisons pour demander la quete.

» Le Religieux qui la fait vend toutes les denrées. On dit qu'il trouve beaucoup de la toile en certaines paroisses, qu'autrefois on avoit accoutumé de l'apporter icy, pour l'usage du monastère et hospitalité ; mais présentement, on n'y en apporte point. Plusieurs des curés prennent le quart de la quete qu'on a faite dans leur paroisse, et doivent pour cela recevoir le Queteur, mais plusieurs refusent de le faire. Le frère laïc, qui fait la Quête en Savoye, la fait aussi dans la ville de Genève : il est reçu à l'hopital de la ville : il présente chaque année le placet que le Rme prevot luy donne, au Conseil de la Ville ; et on luy donne un valet de l'hopital, qui le conduit par toutes les maisons de la ville ; en faisant la Quete, il porte une boîte fermée, dans laquelle les gents mettent la Quete en argent, par un trou ; et tous les soirs l'hopitalier de Genève, qui en garde toujours la clef, l'ouvre, compte l'argent qu'il y a trouvé, et le garde jusques à ce que la Quete soit achevée. Il marque dans son

⁷ Ibid., 2^e partie, pp. 25 et 26.

⁸ Ibid., 2^e partie, p. 27.

⁹ Ibid., 2^e partie, pp. 29 et 41.

livre le total de la Quete, et remet tout l'argent qu'on a trouvé, au frère queteur... »¹⁰

A Genève même, les premières mentions que nous ayons rencontrées se réfèrent à une tradition immémoriale. Le 16 décembre 1704, le Conseil autorise les religieux de Saint-Bernard à *faire une collecte par la ville suivant l'ancienne coutume*¹¹. Mais antérieurement déjà, et régulièrement par la suite, les inventaires périodiques que l'on dressa de l'Hôpital général, installé dans l'ancien couvent des Clarisses, y signalaient l'existence d'une *chambre de St Bernard*¹². Et il ne s'agissait pas là simplement d'une appellation traditionnelle devenue sans signification réelle, car lorsque l'hôpital aura été entièrement reconstruit sur d'autres plans (c'est aujourd'hui, et depuis 1860 environ, le Palais de Justice), une chambre sera de nouveau affectée à l'usage du *Père St-Bernard*¹³. En 1735, par exemple, elle contenait *un lit de noyer garni de coste ; un matelas, une paillasse, un traversier et deux couvertures de laine, quatre chaises de paille, trois de noyer, une table et un garde-robe de sapin*¹⁴.

En ce qui concerne les quêtes, les Registres du Conseil deviennent plus explicites à partir du début du XVIII^e siècle. On y relève par exemple les mentions suivantes :

*Mardi 28 novembre 1713. Sp^{ble} Louis Durand, Père et religieux de St-Bernard sur les alpes, aiant produit le certificat de Sp^{le} Jean Pierre Persod prieur de lad. maison portant prière aux magistrats de cette ville de luy permettre sa quête ordinaire et annuelle, dont opiné lad. permission lui a été ottroyée en la manière ordinaire*¹⁵.

*Lundi 30 novembre 1716. Mons^r le syndic Rigot a raporté que les Pères de Saint Bernard supplient le Conseil de leur ottroyer la permission de faire la collecte ordinaire ce qui leur a été ottroyé*¹⁶.

*Mercredi 11 mars 1722. Monsieur le Premier a dit que le Religieux de St-Bernard à qui on a permis la collecte ordinaire pour cet Hopital, a été le voir pour remercier le Conseil en sa personne de cette permission, et luy a témoigné qu'il en étoit très content, et que leur couvent seroit toujours très disposé d'avoir les occasions d'en marquer sa reconnoissance aux personnes de notre ville qui y passeroient, et Nob. Lefort Seig^r syndic a aussi rapporté que ce Religieux luy avoit rendu visite et fait son compliment de très bonne grace, et satisfait de sa collecte*¹⁷.

Des mentions de ce genre se rencontrent dès lors fréquemment, et semblent indiquer qu'un tournant a été pris dans l'histoire des relations entre l'hospice du Grand-Saint-Bernard et Genève.

¹⁰ *Ibid.*, 2^e partie, p. 53.

¹¹ Archives d'Etat de Genève (ci-après AEG), R.C. 204 (1704), p. 571.

¹² AEG, Arch. hosp. Af 2.

¹³ AEG, Arch. hosp. Af 3, inv. de 1729.

¹⁴ AEG, Arch. hosp. Af 3, inv. 1735.

¹⁵ AEG, R.C. 212 (1713), p. 567.

¹⁶ AEG, R.C. 215 (1716), p. 496.

¹⁷ AEG, R.C. 221 (1722), p. 137.

L'examen des comptes tenus par le clavendier ou le cellérier de l'hospice amène à la même conclusion : alors que, durant les deux premières décennies du siècle, la quête de Genève fait encore partie de celle de Savoie au point de n'en être pas séparée, et parfois de n'être même pas mentionnée expressément ¹⁸, à partir de 1723 en revanche, la quête de Genève est seule mentionnée, et celle de Savoie disparaît complètement ¹⁹. Comment ne pas mettre cette constatation en relation avec les difficultés que l'hospice connaissait alors et le conflit qui l'opposait au roi de Sardaigne ? Il y avait eu scission de fait, et seuls les chanoines obéissant à ce souverain pouvaient encore quêter en Savoie, alors que cela était interdit à ceux qui voulaient demeurer dans l'obédience du prévôt. On sait que cette scission devait conduire ensuite à la suppression du prieuré de Saint-Jacquême, qui sera finalement attribué, avec tous les bénéfices existant en vallée d'Aoste, à l'Ordre des saints Maurice et Lazare.

La quête de Genève, qui devait désormais prendre seule la relève de celle de Savoie, n'en revêtit dès lors qu'une plus grande importance, d'ailleurs manifestée par le fait que, pourtant réduite au seul territoire genevois, elle était désormais confiée non plus à un frère ou un laïc, mais à un chanoine régulier, qui n'était pas le même que celui qui était chargé de la quête en Pays de Vaud, du moins avant la fin du XVIII^e siècle ²⁰.

La coutume observée jusque-là quant à la marche à suivre pour la collecte fut, pour la première fois, semble-t-il, après un usage séculaire, consignée en 1752 à l'intérieur de la couverture du registre que l'hôpitalier tenait de ses comptes.

On y lit en effet l'inscription suivante, qui se répétera dès lors dans les registres postérieurs :

Lorsque le P. du Mont St-Bernard arrive, il faut lui demander ses lettres ou sa Procuration du Supérieur. Lorsque le M. C. [Magnifique Conseil] lui a accordé la Permission de collecter avec un Huissier, on lui remet une cache-maille dont l'hôpitalier garde la clef. Chaque soir, il fait le compte de

¹⁸ AGSB, Comptes du Rd Jean Michel Perron, chan. rég., cellérier élu le 20 juillet 1712 : *Ce dixième jour du mois de mars 1713, le Devot frère Jean Louys Durand m'a remis en présence de mon Rme Seigneur Jean Pierre Persod, Prévôt, cent et vingt escus blanc tant en louys d'or neuf, escus blanc neuf, qu'en escus blancs patagons. Et c'est l'argent de la queste de Savoye qui se peut monter à environ cinq cents et dix livres monnoye d'Aoste. Escus blancs 120, Sommaire Livres 3190. 0.*

AGSB, Registre de 1714-1715 (Ballalu) : *Le 3 mars, j'ay reçu du frère laïc Louis Durand l'argent de la quête de Savoye, Genève et terres de Gex, 150 écus patagons L. 630.*

¹⁹ AGSB, Cahier de 1723, *Receu le 18 décembre 1723 la queste de la ville de Genève qui a été de 67 écus patagons et trois baches. Comptes de M. Grat Formaz : Reçu des questes de Genève le 12 février [1726] soixante écus Thalers et cinq baches et demi qui font L. de Piémont 257.1.7.*

²⁰ Vers 1735, Pierre Sarrazin et son neveu Jean Laurent, d'Orsières, sont chargés de la quête en Pays de Vaud, *sçavoir en la Villeneuve, Balliage de Chillion, Vevey, Lausanne, Oron, Echallens, Moudon, Yverdun, Grançon, dans la ville d'Orbe, Romainmouttier, dans la Barronie de la Sarraz, Cossonay, Morges, Aubonne, Rôle, Nyon, dans le gouvernement de Beaumont* (AGSB, Caisse Quêtes n^{os} 77-129, de 1734 à 1739).

Aujourd'hui encore, les aimables châtelains de Crans peuvent montrer à leurs visiteurs la chambre qui était réservée au quêteur du Grand-Saint-Bernard.

la collecte du jour, dont il donne note au Père collecteur, et après la collecte finie, il lui donne une déclaration : qu'il est arrivé un tel jour ; qu'il a collecté tant de jours ; que sa collecte a monté à la somme de tant, sur quoi étant déduit pour vacation de l'huissier à raison de fl. 3.6 par jour, il lui est resté net la somme de tant. Signé B. Hopital²¹.

L'attestation dont devait être muni le quêteur restait entre ses mains, et c'est pourquoi il n'en existe pas d'exemplaire aux archives de Genève. Mais nous avons recopié aux archives du Grand-Saint-Bernard le texte de la patente délivrée en 1750 par le prévôt Michellod au chanoine Darbellay²² :

Nos Franciscus Michellod canonicus Regularis, Superior et Administrator generalis inclitæ Præposituræ et Congregationis Sanctorum Nicolai et Bernardi montis Jovis, eiusdemque loci Capitulum Conventuale Omnibus præsentis inspecturis honorem et reverentiam.

Vera nos cogit necessitas, ut ad manutenendam super hoc rigidissimo monte generalem hospitalitatem per præsentis supplices litteras ad nostros Christiana charitate insignes Benefactores humillimè recurramus. Quapropter Rdm Dominum Joannem Hieronimum Darbellay canonicum nostrum Regularem, fidelitate morumque probitate omnimodi commendabilem deputavimus et deputamus collectorem eleemosinarum, piorumque subsidiorum quæ à Christi fidelibus in Civitate et tota supremâ ditione Potentissimorum Dominorum inclitæ Reipublicæ Genevensis benevole largiuntur.

Quos suppliciter deprecamur, ut per suam solitam et innatam charitatem dignantur dictum nostrum Rdm Dnum Collectorem benignè recipere, et de litteris placitoriis eidem ut hactenus gratiose providere ad colligendas fidelium eleemosinas, in hoc hospitale nostrum integrè apportandas juxta sancitam expressè in ejusdem hospitalis constitutionibus legem, pro jam dictâ tam generali hospitalitate in Dno manutenendâ erga omnes, cujuscumque status et Religionis homines et continuo pro posse exercendâ.

In quorum fidem indubiam has manuali nostrâ ac Religionis secretarij nostri subscriptione atque solitis nostro et capituli conventualis sigillis munitas dedimus in Prioratu nostro regulari Martiniaci hac die duodecimâ Januarij anni millesimi septingentesimi quinquagesimi.

[sig.] *Franciscus Michellod C. R. Superior et administrator generalis ut supra.*

[Puis au-dessous des sceaux plaqués :]

[sig.] *Franciscus Eugenius Lamon C. R. secretarius capitularis*

Ce document a servi ensuite de modèle et de brouillon à des attestations ultérieures, comme le prouvent les mots *in Republica Helvetica* dont il a été surchargé, le lieu de confection *in monasterio hospitali majoris S. Bernardi*, et le nom du quêteur *Petrum Mauritium Guisolan*.

²¹ AEG, Arch. hosp. Fa 12.

²² AGSB, Caisse Quêtes, nos 180-220, entre les nos 194 et 195.

L'huissier attribué, pendant la collecte, au quêteur, et qui conduisait celui-ci dans les maisons de la ville (car, nous l'avons vu, il quêtait à domicile), servait non seulement à le guider pendant cette tournée, mais aussi à attester par sa présence que le quêteur n'était pas un imposteur, et que la collecte était dûment autorisée par le Conseil ; probablement servait-il aussi, subsidiairement, de sauvegarde à un religieux en habit, en le préservant des quolibets possibles de garnements, dans une ville où les manifestations du catholicisme étaient peu goûtées du populaire, comme on avait pu le vérifier lorsque le Résident de France s'était mis à faire célébrer la messe de façon très ouverte : il y avait eu alors des incidents pénibles. Le fait qu'aucune démonstration hostile au chanoine quêteur ne s'est jamais produite, à notre connaissance, et que, bien au contraire, la collecte a connu une faveur sans cesse croissante, comme on va le voir, démontre bien quels sentiments de sympathie animaient la population genevoise envers l'hospice et ses admirables religieux.

La rétribution de 3 florins 6 sols due officiellement à l'huissier n'était pas la seule dépense que son intervention coûtât au quêteur. Celui-ci, en effet, notait parfois dans ses comptes des dépenses comme la suivante, de janvier 1736 :

*Livré à Genève 1736 en faisant la quête pour boire à l'officier pendant la journée en 5 jours : baches 69 c. 2.*²³

ou encore, en 1737 :

18 février	gouter à l'officier	8. 8.
19 »	» »	6.— .
20 »	» »	5.—
21 »	collation à l'officier	13. c. 2

Plus tard, on trouvera encore des mentions du même genre :

1771 *Au Codinde à Genève pour 4 gouters à l'huissier et pour le cheval*
3. 0. 2.²⁵

1773 *Au traiteur du Coq d'Inde pour les gouters de l'huissier* 3. 5. 1.²⁶

S'il recevait le logement et les repas gratuitement à l'hôpital, le quêteur savait cependant marquer sa reconnaissance au personnel :

1736 *Livré le 4 février aux domestiques de l'Hopital, valets et servantes*
*baches 29.—*²⁷

1737 *23 février pour le vin aux domestiques de l'hopital à mon départ*
*20.—*²⁸

²³ AGSB, *Livre des comptes du Rd Cellérier Massard depuis 1735 à 1738.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ AGSB, *Livré de la Procure 1770 et 1771.*

²⁶ AGSB, *Livrés et reçus détaillés de Jean Isidore Darbellay, chne Régulier S. Bernard p. l'an 1770 et 1771.*

²⁷ AGSB, *Livre des comptes du Rd cellérier Massard depuis 1735 à 1738.*

²⁸ *Ibid.*

- 1762 *Aux domestiques de l'Hopital de Genève* 2. 0. 0.²⁹
 1771 *Aux domestiques de l'hopital tringuelts ordinaire* 1. 5. —.³⁰
 1772 *Aux 8 domestiques de l'hopital tringuelts* 2.2.³¹

Pendant quelque temps, l'hôpitalier genevois fut attentif à noter le jour d'arrivée, le jour de départ, le nom du quêteur, et le montant final de la collecte. Lorsque la durée de la collecte n'était pas mentionnée expressément, elle ne peut aujourd'hui se déduire simplement de la différence entre la date d'arrivée et celle de départ, car, parfois, le religieux restait pour d'autres causes, et notamment pour vaquer à diverses commissions, de nombreux achats, voire des rapports scientifiques faits à des savants genevois. Quand cette durée n'était pas spécifiée dans les livres, nous l'avons calculée par le montant payé à l'huissier. Mais il n'existe de données sûres que de 1736 à 1742 et de 1749 à 1766, les registres de l'hôpital n'ayant mentionné que le montant final de la quête de 1743 à 1748, et ayant cessé complètement de mentionner la quête elle-même de 1767 à 1796. Reprenant en 1797, ils n'indiquent plus, désormais, ni la durée, ni les vacations de l'huissier. Mais on peut supposer que la durée de la collecte jusqu'à l'annexion est restée limitée à quatre jours. Le fait que le quêteur, accompagné d'un valet, et muni d'un cheval (rarement de deux) était hébergé gratuitement à l'hôpital pendant tout son séjour, a eu au moins un effet regrettable, c'est que le comptable dudit hôpital n'a vu dès lors aucune utilité à noter les nuitées et les repas de ses hôtes, non plus que le fourrage du cheval ; lorsque ces données manquent, il n'est plus possible ni de recouper, ni de suppléer les indications du livre des recettes.

Les comptes rendus par le quêteur à son retour permettent de combler, heureusement, les lacunes présentées par les registres genevois, du moins en ce qui concerne le fait même de la quête et son montant final, et il arrive qu'ils reproduisent très exactement les indications fournies par le comptable de l'hôpital : parfois, en effet, la somme y est indiquée simultanément en monnaie genevoise et en espèces valaisannes. Mais parfois aussi, on constate que, malgré la référence à une même monnaie, le montant attesté par l'hôpitalier de Genève ne correspond pas à celui qu'a réellement rapporté le quêteur. Par exemple, en 1738, l'hôpitalier atteste avoir remis 393 florins et 6 sols, mais le quêteur rapporte 400 florins 6 sols ; en 1762, de même, les 1042 florins 5 sols 6 deniers deviennent 1056 florins. Mais l'écart le plus étonnant est celui de 1803, où les 1393 florins 10 sols 6 deniers passent à 1597 florins 10 sols. Toutefois, remarquant que la différence est toujours positive, on peut imaginer que le quêteur, après la clôture officielle de la collecte, a recueilli encore quelques contributions qu'il aura alors ajoutées au produit déjà enregistré de la quête.

Nous aidant simultanément, quand c'était possible, des comptes tenus à Genève et de ceux qu'on retrouve dans les archives du Grand-Saint-Bernard,

²⁹ AGSB, Procure, comptes, déboursés 1762.

³⁰ AGSB, *Livré de la Procure* 1770 et 1771.

³¹ AGSB, *Livres et reçus détaillés de Jean Isidore Darbellay, chne Régulier S. Bernard pr. l'an 1770 et 1771.*

ou alternativement lorsqu'une des deux sources faisait défaut, il nous a été aisé de reconstituer presque sans lacunes les montants recueillis à l'occasion de la quête de Genève de 1736 à 1844. Les seules années manquantes sont celles de 1767, 1784, 1798, 1800 et 1814, et encore n'est-il pas sûr qu'une quête ait eu lieu alors : les événements s'y sont peut-être opposés, et c'est même une certitude pour les exercices 1798, 1800 (une année qui devait cependant se révéler d'une importance capitale pour l'hospice), de même qu'en 1814 (le Valais et Genève venaient d'être occupés par l'armée autrichienne, et se trouvaient en zone de guerre).

Le produit de la quête, dans le tableau que nous en avons fait, figure dans deux colonnes voisines, la première donnant le montant en monnaie genevoise, la seconde dans la monnaie utilisée pour les comptes du Grand-Saint-Bernard. Les chiffres de cette deuxième colonne ont toujours été tirés des archives de l'hospice ; ceux de la première sont généralement ceux qui figurent dans les registres tenus par l'Hôpital général de Genève, mais parfois aussi ceux que mentionnent, exceptionnellement, les comptes des chanoines ; dans ce dernier cas, ils sont désignés expressément comme tels.

En examinant les montants successifs, on s'apercevra aisément que les fluctuations d'une des colonnes ne correspondent pas nécessairement, dans une exacte et semblable proportion, à celles de l'autre. Par exemple, les quêtes de 1757, 1758 et 1759 auraient produit 753 florins 5 sols, 696 florins 4 sols 6 deniers, et 773 florins 9 sols et 6 deniers de monnaie genevoise³², alors qu'elles ont été enregistrées dans la comptabilité du Grand-Saint-Bernard pour 114 livres et 6 deniers, 112 livres et 9 deniers, et 124 livres, 2 sols et 3 deniers³³. Le plus simple est de recourir de nouveau à l'hypothèse selon laquelle, après avoir bouclé ses comptes avec l'hôpitalier, le quêteur a recueilli d'autres sommes encore, qui figurent dans les registres du Grand-Saint-Bernard, mais pas dans ceux de l'Hôpital général de Genève.

En 1765, le produit de la quête recueilli à Genève n'a pas été noté par l'hôpitalier local, mais le quêteur, à son retour, l'a annoncé pour 980 florins genevois valant 147 livres mauriciennes. Cela fait, à raison de 12 sols de

³² A cette époque, il existait à Genève deux sortes parallèles de monnaie : la première consistait en florins, sols et deniers, le florin valant 12 sols et le sol 12 deniers. C'était ce que l'on appelait la monnaie de Genève, ou commune. Elle était en usage pour l'achat des denrées sur le marché, pour payer les ouvriers, et pour les finances de l'État. Une journée d'ouvrier valait environ 2 florins.

La seconde, ou monnaie courante, servait dans le commerce de banque et de marchandises, et pour tenir les écritures des marchands. Elle consistait en livres dites courantes pour les distinguer de celles de France, de Suisse et de Savoie. La livre courante valait 20 sols courants, et le sol 12 deniers courants. Mais la réduction d'une monnaie à l'autre se faisait sur le pied d'une livre ou 20 sols monnaie courante, pour 42 sols monnaie commune. La livre n'était qu'une monnaie de compte et n'existait pas en numéraire. Mais l'écu, qui était réel, valait soit 60 sols courants, soit 126 sols communs. (Pierre SÉNEBIER, *Traité des changes et des arbitrages...*, Genève, 1753, pp. 118-119.)

³³ *Nota que la livre maurisienne est composée de vints sols maurisiens, chaque sol vaut un bache, si bien que la livre est autant qu'un écu petit, le denier maurisien n'est que la douzième partie d'un bache, si bien qu'il en faut trois pour le cruche, voilà ce que l'on entend par livre, sol et deniers dans ces comptes.* (AGSB, *Liasse Comptes du cellérier 18ème siècle, Registre Comptes de la procure de St. Bernard administrée par Guisolan 1752-1759.*)

12 deniers par florin, 141 120 deniers genevois, à comparer aux 35 280 deniers mauriciens, la livre valant 20 sols à 12 deniers. La proportion est exactement de 4 deniers genevois pour 1 denier mauricien, et ce résultat semble trop précis pour être l'effet du hasard. Du moins serait-on tenté de sauter sur une telle conclusion, si l'on ne devait pas s'avouer que, dans d'autres cas où le quêteur a également indiqué sa recette parallèlement en monnaie genevoise et en monnaie usuelle au Grand-Saint-Bernard, ce taux ne se confirme pas, et que le calcul donne un résultat différent.

Nous avons donc jugé préférable, finalement, d'exposer tels quels les chiffres cités par nos sources, en renonçant à les réduire à une monnaie commune, comme à concilier les divergences qui apparaissent dans la plupart des calculs que nous avons tenté de faire. Il est probable que le produit réel de la quête a été presque toujours supérieur à ce qu'a indiqué le relevé fait par l'hôpitalier de Genève, mais la possibilité de le démontrer fait défaut.

Une autre considération nous dissuade de nous fonder sur le chiffre annoncé au retour par le quêteur : les sommes recueillies en sus de celles notées par l'hôpital l'ont été peut-être encore à Genève, mais ce n'est pas une certitude absolue. Aussi longtemps qu'a duré l'interdiction de quêter en Savoie, elle a été probablement respectée ; mais est-il certain également que le quêteur se soit abstenu de parcourir le Pays de Gex, qui était compris autrefois dans la quête de Savoie ? D'autre part, on sait, par les notes de voyage, que le quêteur, pour venir à Genève et s'en retourner, passait par la côte sud du Léman, et était parfois hébergé à Douvaine ou à Thonon. Si, sur sa route, des fidèles l'approchaient spontanément, sans aucune sollicitation de sa part, pour lui remettre une obole, devait-il se défendre de la recevoir ?

D'ailleurs, ce qui importe est moins le montant exact que l'évolution du résultat des quêtes, qui connaissent certes des fluctuations dont certaines sont considérables, mais accusent incontestablement une tendance générale à la hausse, et même très prononcée. Nous nous efforcerons de rendre compte de cette évolution en la rattachant à des causes, sinon certaines, du moins plausibles.

Cet examen nous sera facilité dans une large mesure par le fait que, malgré les changements qui affectèrent le système monétaire genevois de la Révolution à la Restauration (introduction passagère d'une monnaie décimale en 1794 ; monnaie française de 1798 à 1813), on n'a jamais cessé en pratique, de l'origine de nos relevés à 1839, de compter par florins, sols et deniers³⁴.

C'est seulement à partir de 1840 que le résultat de la collecte sera indiqué en francs et centimes (de Genève et non de Suisse ; la monnaie fédérale ne date que de 1850). Mais comme l'ancienne monnaie devait être échangée

³⁴ Durant l'époque française, ce fut peut-être une forme de résistance à l'occupant ; l'Hôpital général ayant été remis à la Société économique, société privée chargée d'administrer le patrimoine des anciens Genevois, et ses représentants ayant cessé par là d'être des fonctionnaires publics, ils durent se faire un plaisir subtil d'ignorer les lois qui obligeaient les administrations ; pour la même raison, ils ne firent jamais usage du calendrier républicain, qui fut officiellement en vigueur, à Genève, du 13 juin 1798 au 31 décembre 1805.

progressivement à raison de 2 florins 2 sous pour 1 franc³⁵, il est aisé de calculer ce que représentaient, en anciennes espèces, les cinq quêtes de 1840 à 1844, et nous l'indiquerons entre parenthèses, afin de rendre possible la comparaison avec les chiffres précédents.

Quant aux comptes du Grand-Saint-Bernard, ils étaient tenus généralement soit en livres, sols et deniers, soit en écus, « baches » et « cruches », ce qui, sauf erreur, revenait au même. Mais parfois aussi on y a enregistré des écus blancs, patagons, voire des louis. Parfois, ils contiennent des chiffres parfaitement inexplicables, ainsi qu'on pourra s'en assurer à la lecture de notre relevé.

A examiner le tableau récapitulatif que nous avons dressé des quêtes de 1736 à 1844, et, plus encore, le graphique qui en traduit visuellement les indications, on ne peut manquer de faire les observations suivantes :

Les trente à quarante premières années, les montants recueillis se tiennent dans une zone relativement étroite de 400 à 850 florins, en gros, mais cependant avec une tendance à une hausse lente : les moyennes décennales sont de 555 florins de 1736 à 1745 ; de 641 florins de 1741 à 1750 ; de 738 florins de 1746 à 1755 ; de 769 florins de 1751 à 1760, et enfin de 818 florins de 1756 à 1765.

Pour la période de 1767 à 1796, d'une durée de trente ans, nous n'avons que de rares indications en monnaie de Genève, et encore sont-elles tirées des archives du Grand-Saint-Bernard ; elles ne constituent peut-être pas un matériel utilisable de comparaison. On se bornera donc à signaler ici que la moyenne des six montants enregistrés en 1768, 1772, 1773, 1785, 1789 et 1792 passe maintenant à 1435 florins.

C'est l'époque où les voyageurs commencent d'écrire et de publier leurs impressions, et découvrent la montagne au grand public, ce que les marchands qui, de tout temps, avaient franchi les cols, ne songeaient pas à faire. Parmi ces voyageurs-écrivains, peu de Genevois encore : H.-B. de Saussure visite le Grand-Saint-Bernard en 1767 et 1771 ; Marc-Théodore Bourrit le suit en 1773, mais sera le premier à le signaler dans un récit de voyage imprimé³⁶. En 1778, Saussure se fait accompagner de quelques jeunes savants, dont Marc-Auguste Pictet, à qui l'on devra une description empreinte d'admiration et de sympathie pour les religieux de l'hospice³⁷. Et dès lors, les relations, surtout scientifiques, se nouent entre celui-ci et les physiciens et naturalistes, d'où reconnaissance pour l'hospitalité reçue, et regain d'intérêt à Genève pour l'institution. Ainsi peut s'expliquer que la moyenne de la quête ait à peu près triplé en quelques décennies.

³⁵ Loi sur l'introduction du système monétaire métrique décimal, du 7 Février 1838, art. 13 (*Recueil des lois*, t. XXIV, p. 37).

³⁶ Marc-Théodore BOURRIT, *Description des aspects du Mont-Blanc... du Grand St. Bernard...*, Lausanne, 1776. Cette œuvre sera suivie de nombreuses autres.

³⁷ Horace-Bénédict DE SAUSSURE, *Voyages dans les Alpes, précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, tome 2, Genève, 1786, p. 433 ss.

Marc-Auguste PICTET, extrait du journal et lettres publiés par E. GAILLARD en 1934, dans *La Montagne*, pp. 345-350 et 372-386.

Les registres de l'Hôpital général sont de nouveau utilisables à partir de 1797, époque de marasme économique. Cette année-là, la quête ne produisit que 784 florins, et 723 en 1799 (il paraît n'y avoir pas eu de collecte en 1798) : le produit de la quête est donc retombé à ce qu'il était quarante ans plus tôt.

Mais voici qu'à partir de 1801, les chiffres s'élèvent de nouveau, et cette fois très rapidement : la moyenne de 1801 à 1810 est de 1866 florins. Mais simultanément, la durée du séjour du chanoine quêteur a augmenté. Apparemment, la nouvelle administration municipale, désormais française, ne tient plus aucun compte des limites antérieurement assignées à ce séjour. C'est peut-être, au moins en partie, un effet du mémorable passage de l'armée de réserve par le Grand-Saint-Bernard en 1800, et de la bienveillance que le Premier Consul a, dès lors, vouée à l'hospice. Cet événement avait fait grand bruit dans toute l'Europe, et y avait fait connaître le nom de cette montagne à des quantités de gens qui l'ignoraient jusque-là. Cette popularité eut presque immédiatement un effet très manifeste : c'est qu'elle fit proliférer encore plus qu'avant de faux quêteurs, contre lesquels il fallut mettre le public en garde.

Mais c'est au cours des trois décennies qui suivirent la Restauration que les quêtes atteignirent à Genève leurs montants les plus élevés : 3582 florins en moyenne de 1815 à 1824, 6434 florins de 1825 à 1834, et 6991 florins de 1835 à 1844.

La durée du séjour du quêteur à Genève, simultanément, a continué d'augmenter : elle en viendra à dépasser les trois semaines, ce qui n'aurait pas été pensable au siècle précédent : 21 jours en 1823, 25 jours en 1824, 21 jours en 1825, 1835 et 1836, 24 jours en 1838, 22 en 1839, 23 en 1841, 22 en 1842, 24 en 1843, et 23 en 1844. Il est clair que toutes les restrictions ont été levées, et que désormais le chanoine est à Genève comme chez lui. D'ailleurs, le territoire genevois s'est agrandi de communes autrefois sardes et françaises. S'il est peu probable que le quêteur les ait parcourues systématiquement, il est allé en tout cas à Carouge à partir de 1822, car on le voit alors demander s'il y avait inconvénient à ce qu'il s'y rendît pour faire aussi une collecte³⁸. Peut-être n'était-il pas encore très sûr de ne pas enfreindre, ce faisant, l'ancienne interdiction du roi de Sardaigne, à moins que, depuis cette interdiction, la quête de Genève étant désormais restreinte aux limites de cette ville par l'exclusion de la Savoie, elle n'ait, dans l'esprit du quêteur, pris peu à peu un caractère exclusivement local, ce qui paraît l'explication la plus probable.

La très forte progression du montant de la quête à partir de 1801 est due moins à la publicité qu'avait faite (mais dans le reste de l'Europe plutôt qu'en Suisse et à Genève, où l'hospice était avantageusement connu depuis longtemps) le passage de l'armée française en 1800, qu'au fait de l'accession de Genève à la Confédération ; car c'est surtout après la Restauration que les

³⁸ *Mr le Premier rapporte que le Père quêteur du St. Bernard s'est présenté à lui et qu'il lui a donné l'autorisation d'usage pour sa quête ; Mr le Premier ajoute que le Père quêteur lui ayant demandé s'il devoit faire sa quête dans la Ville de Carouge, il lui a répondu qu'il n'y voyait aucune espèce d'inconvénient.* (AEG, R.C. 329, [1822, I] p. 86, 25 janvier 1822.)

chiffres se sont élevés. Les collectes faites à l'intention d'autres régions de Suisse, à la suite d'incendies et d'inondations, bénéficièrent de la même bonne volonté, qui témoignait bien des sentiments de ferveur qui animaient les Genevois à l'égard de leur nouvelle patrie, à laquelle ils désiraient depuis si longtemps pouvoir associer leurs destinées.

Une autre circonstance a probablement joué un rôle non négligeable : en correspondance réglée depuis des décennies avec l'hospice sur des sujets de nature scientifique, les physiiciens genevois (et avant tout Marc-Auguste Pictet) y installèrent en 1817³⁹ une station d'observations météorologiques. Dès lors, les relevés, faits avec le plus grand soin par les chanoines, furent publiés régulièrement, mois par mois, dans la *Bibliothèque Universelle* (qui avait succédé en 1816 à la *Bibliothèque Britannique*), accompagnés d'observations touchant le passage d'oiseaux migrateurs, l'apparition de la première marmotte, la floraison de certaines plantes des Alpes, mais aussi les tempêtes, les avalanches, les sauvetages effectués. Un M. Parrot, professeur de physique à Dorpat, et Conseiller d'Etat de Russie, ayant, dans une lettre adressée à un professeur Gilbert, suggéré qu'une souscription fût ouverte en vue de rendre l'hospice moins insalubre à ses occupants, le professeur Pictet, trouvant cette lettre publiée dans les *Annales de physique*, de 1820, s'empressa de la reproduire en traduction, dans la *Bibliothèque Universelle* de décembre 1820⁴⁰, en ajoutant que, pour donner une réalité à cette suggestion, il faisait appel aux souscripteurs de tous les pays : ... *Voisins, en quelque sorte, de l'Hospice, qu'on peut atteindre de Genève en deux jours ; en rapports fréquents avec les Religieux, à raison de la correspondance météorologique que nous entretenons depuis trois ans avec eux, nous sommes assez heureusement placés pour leur faire parvenir les secours des personnes bienveillantes qui voudront contribuer à l'exécution de la mesure proposée, qui nous paroît également praticable et efficace pour remédier aux inconvénients graves d'un séjour prolongé dans cette habitation si élevée. Notre propre contribution fera partie du premier envoi qui pourra résulter de l'annonce de nos intentions...*⁴¹

En moins de deux ans, cette souscription européenne aboutit à doter l'hospice d'un système de chauffage un peu moins rudimentaire. Mellerio l'aîné, poëlier à Genève, exécuta ces travaux en août et septembre 1822, ce qui permit de *maintenir la demeure particulière de MM. les Chanoines à une température de 5 à 10 degrés au-dessus de glace*⁴² ; cela constituait déjà une amélioration sensible.

Enhardis par le succès, et pour mettre à profit le solde des fonds qui leur avaient été remis ainsi, les religieux décidèrent alors d'agrandir leur

³⁹ *Notice sur un établissement météorologique récemment formé au couvent du Grand Saint Bernard. (Bibliothèque Universelle, partie Sciences et Arts, t. VI (1817), pp. 106-115.*

⁴⁰ *Bibliothèque Universelle*, t. XV.

⁴¹ *Ibid.*, p. 245 : *Note des Rédacteurs* appelant à la souscription.

⁴² *Lettre de Mr De Candolle, trésorier de la Société Helvétique des Sciences Naturelles au prof. Pictet, sur une visite au St. Bernard du 16 décembre 1823 (Bibliothèque Universelle, t. XXIV, p. 304 ss.) : ... La reconnaissance des Religieux est bien touchante, et ce doit être pour nous un stimulant pour achever notre œuvre...*

hospice en lui ajoutant un étage, en quoi ils furent aidés considérablement par le roi de Sardaigne Charles-Félix, qui fit aménager le chemin de Saint-Rhémy au col, et permit l'exportation des bois de charpente nécessaires.

Citons également ici une lettre que le Gouvernement genevois adressa à l'hospice, où nous l'avons trouvée ⁴³ :

Genève, le 27 mars 1822

Révérands Pères,

Il y a environ deux ans qu'un individu se rendit sous un nom supposé dans ce Canton et que s'attribuant faussement le caractère de Quêteur, il abusa de la confiance de nos ressortissans et réussit à obtenir de leur bienfaisance une somme assez considérable en faveur, prétendoit-il, de l'un des hospices de la Suisse.

L'imposture ayant été découverte et l'individu lui-même ayant été saisi, l'argent dont il étoit resté détenteur nous a été restitué.

En vous destinant cette somme, Révérands Pères, nous avons cru remplir les intentions de ceux de la charité desquels elle fut le résultat. Nous sommes convaincus qu'ils donneroient leur entier assentiment à l'application que nous en faisons à un établissement si digne d'intérêt et par le but de son institution et par le dévouement personnel des Religieux qui le desservent.

En supposant que vous jugiez convenable d'employer ce témoignage de la considération et de la reconnaissance que vous vous êtes si justement acquises, à l'assainissement et à l'amélioration de votre demeure, nous aimons à penser qu'il contribuera à prolonger des jours aussi précieux à l'humanité que le sont ceux d'hommes qui, comme vous se consacrent à son service et à son soulagement.

La somme dont il s'agit et qui s'élève à L 800 de Suisse est dès ce moment à votre disposition chez Messieurs De Candolle Turrettini et Compagnie de cette Ville.

Recevez, Révérands Pères, les assurances de notre considération distinguée.

*Les Syndics et Conseil d'Etat de la République et
Canton de Genève
[sig.] De Roches, Secrétaire d'Etat*

Dès la création, en 1826, du « *Journal de Genève* », la quête annuelle y fut annoncée et chaudement recommandée, et l'on y publia les remerciements du quêteur aux généreux donateurs :

[26 janvier 1826] *Le Révérant Père Barras du couvent du St-Bernard est ici depuis quelques jours, pour faire la quête annuelle, en faveur de sa communauté, chez nos concitoyens. C'est avec plaisir qu'en dépit de l'intolérance religieuse qui cherche encore à troubler la paix des sociétés, on voit se multi-*

⁴³ AGSB, Quêtes. Liasse 1800-1844.

plier et se resserrer entre les diverses communions chrétiennes, ces liens de concorde et de charité qui font l'essence de notre religion...

[31 janvier 1828] *M. le chanoine Barras, prieur du Grand Saint-Bernard, s'est adressé à la rédaction du journal pour la prier de remercier en son nom les habitants de Genève de l'accueil fraternel qu'il vient d'en recevoir en faisant la collecte pour son hospice, et pour la générosité avec laquelle ils se sont empressés de subvenir aux besoins de cet établissement...*

La mode était venue des voyages à pied dans les Alpes ; après le pasteur Moulinié ⁴⁴, on y verra notamment le professeur Töpffer et ses écoliers ⁴⁵, et d'innombrables autres, qui tous, ayant bénéficié de la généreuse hospitalité des chanoines, avaient à cœur de les en remercier par une générosité égale. C'est ce qui explique que la quête de Genève, finalement, soit devenue une des ressources les plus importantes de l'hospice ⁴⁶.

Il ne faudrait pas s'imaginer, d'ailleurs, que les sommes recueillies aient jamais été rapportées intégralement en espèces : elles ne constituaient qu'une notion comptable, car le quêteur, à son départ de l'hospice, était chargé d'une liste d'emplettes et de commissions diverses, dont il s'acquittait précisément au moyen des fonds collectés. Au Moyen Âge déjà, les religieux acquéraient à Genève diverses marchandises, surtout des épices, de faible poids et de grande valeur, qu'ils ne pouvaient aisément trouver à proximité du Grand-Saint-Bernard, mais aussi du sel, des harengs, etc. ⁴⁷. Plus tard, et surtout à partir du moment où les Etats de Savoie leur furent interdits, on les voit se procurer en outre à Genève des tissus, du papier, des livres, du tabac, des canifs, voire de l'orfèvrerie, et même l'encens nécessaire aux célébrations liturgiques. Ces achats, à eux seuls, mériteraient une étude, qui serait assez pittoresque, mais à laquelle nous devons renoncer ici, faute de place. Toujours est-il qu'une bonne partie des habillements des chanoines, et des tissus utilisés à l'hospice et pour le service des passants, provenait de Genève. Parfois aussi, au XVIII^e siècle, on voit le chanoine acheter une boîte destinée à renfermer les touffes de génépi dont il faisait hommage ensuite au Résident de France.

⁴⁴ Charles-Etienne-François MOULINIÉ : *Promenades philosophiques et religieuses aux environs du Mont-Blanc* augmenté de *Promenades au Jura et à l'hospice du Grand-Saint-Bernard*.

⁴⁵ Rodolphe TÖPFFER : *Voyages en zigzag*, passim.

⁴⁶ ... *Les républiques suisses, à la porte desquelles est situé ce passage, n'accorderaient pas la protection et les secours effectifs qu'elles accordent à cet établissement, si elles n'étoient pas persuadées de son utilité ; celles surtout comme Berne, Genève, Neuchâtel, qui certainement ne le font pas par amour pour les institutions monastiques...* (H.-B. DE SAUSSURE, *op. cit.*, p. 447.)

La ville de Genève se distingue des autres villes de Suisse par ses largesses ; la quête que l'on y fait s'élève annuellement à 125 louis... (Anonyme : *Le Grand Saint-Bernard, ou essai historique sur ce que l'hospice du Grand Saint-Bernard offre de plus intéressant...*, Aoste, 1832, p. 43.)

⁴⁷ Lucien QUAGLIA, en collaboration avec Jean-Marie THEURILLAT : *Les comptes de l'Hospice du Grand Saint-Bernard, 1397-1477*, dans *Vallesia*, t. 28, pp. 1-162, et t. 30, pp. 171-384.

Ces achats prirent parfois une telle ampleur qu'ils absorbèrent, et au-delà, le montant de la quête, et que le religieux, une fois son cheval chargé de marchandises, devait revenir à son hospice avec moins d'argent qu'il n'en avait à son départ !

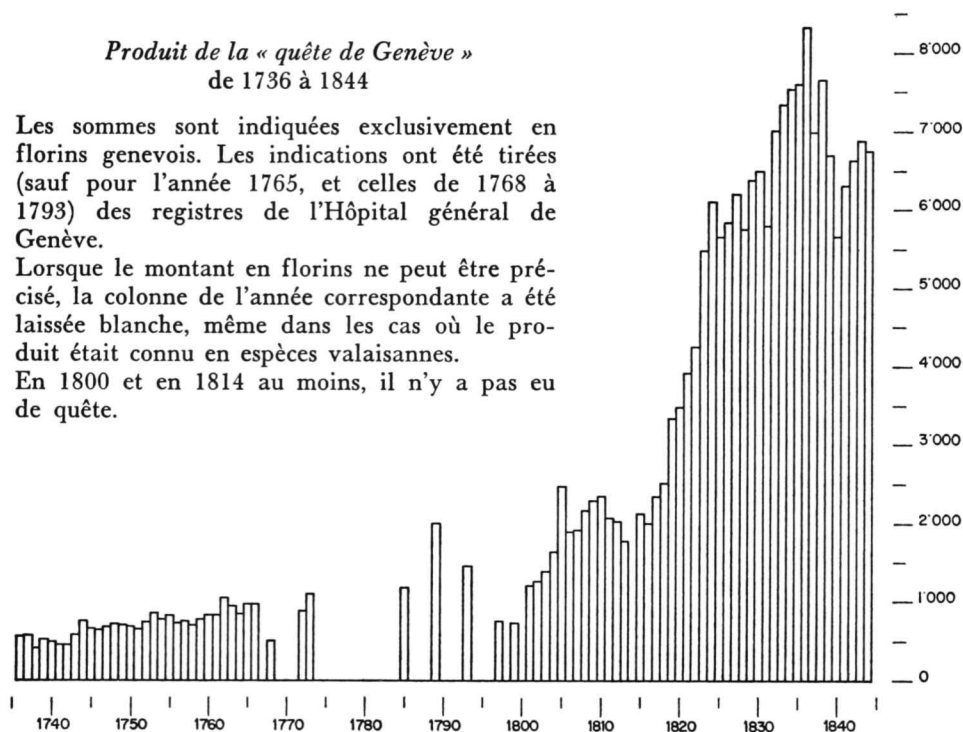
Les quêtes, réduites au territoire suisse depuis le début du siècle, furent totalement supprimées après 1844, parce que, de l'avis du chapitre, *elles heurtaient la mentalité régnante*⁴⁸ ; c'était l'époque où le radicalisme triomphait peu à peu dans les cantons les plus riches, où beaucoup de couvents furent sécularisés.

*Produit de la « quête de Genève »
de 1736 à 1844*

Les sommes sont indiquées exclusivement en florins genevois. Les indications ont été tirées (sauf pour l'année 1765, et celles de 1768 à 1793) des registres de l'Hôpital général de Genève.

Lorsque le montant en florins ne peut être précisé, la colonne de l'année correspondante a été laissée blanche, même dans les cas où le produit était connu en espèces valaisannes.

En 1800 et en 1814 au moins, il n'y a pas eu de quête.



⁴⁸ Chanoine Lucien QUAGLIA : *La Maison du Grand-Saint-Bernard...*, p. 423.

*Tableau des quêtes 1736-1844*¹

<i>Année</i> ²	<i>Arrivée</i> ³	<i>Départ</i> ³	<i>Jours de coll.</i> ⁴	<i>Quêteurs</i> ⁵	<i>Produit de la quête : en mon. gen.</i> ⁶	<i>en autres mon.</i> ⁷
1736	S 28 janvier	L 6 février	5	G. F. Massard, chan.	580. 6.—	1620 baches
1737	D 17 février	L 25 février	4	» » »	586. 7.—	1759 b. 3 cr.
1738	D 2 février	Ma 4 février	3	» » »	393. 6.—	
					400. 6.— *	1200 b.
1739	D 8 février	J 12 février	4	F. Ballay, frère	522. 3.—	
1740	D 14 février	V 19 février	4	S. P. Herbetaz, chan.	505. 5.—	
1741	L 9 janvier	J 12 janvier	3	F. N. Sarasin, chan.	456. 3.—	
1742	L 15 janvier	J 18 janvier	4	J. N. Cavé, chan.	482. 7.—	
1743		J 17 janvier		» » »	587. —.—	
1744		V 17 janvier		Bastian, chan.	781. 3.—	
1745		V 15 janvier		Lamon, chan.	655. —.—	
1746		J 13 janvier		» » »	650. —.—	
1747		J 12 janvier		Sarasin, chan.	669. —.—	
1748		J 18 janvier		Lamon, chan.	736. —.—	
1749	L 13 janvier	J 16 janvier	4	F. E. Lamon, chan.	712.10.—	
1750	D 18 janvier	J 22 janvier	4	J. Darbellay, chan.	685. —.—	
1751	D 17 janvier	J 21 janvier	4	F. Ballay, frère	653. 8.—	
1752	D 9 janvier	J 13 janvier	3 1/2	P. M. Guisolan	754. 3.—	
1753	S 6 janvier	J 11 janvier	4	» » »	869. 2. 6	134 E. 1 b. 2 s.
1754	D 6 janvier	V 11 janvier	4	» » »	794. 0. 6	122 L. 5 s. 6 d.
1755	D 12 janvier	J 16 janvier	4	» » »	835. 0. 6	125 5 9
1756	D 11 janvier	?	4	» » »	739.11. 6	118 — —
1757	D 9 janvier	J 13 janvier	4	» » »	753. 5.—	114 — 6
1758	D 8 janvier	J 12 janvier	4	» » »	696. 4. 6	112 — 9
1759	D 7 janvier	J 11 janvier	4	» » »	773. 9. 6	124 2 3
1760	D 6 janvier	V 11 janvier	4	J. F. Cros, chan.	821. 8.—	
1761	D 11 janvier	V 16 janvier	4	J. G. Frossard, chan.	832. 2.—	
1762	D 10 janvier	V 15 janvier	4	» » »	1042. 5. 6	
					1056. —.— *	141 E. 6 b. 1/4 cr
1763	D 9 janvier	V 14 janvier	4	» » »	906. 2. 6	
1764	V 6 janvier	V 13 janvier	4	» » »	799. 1.—	
1765	S 12 janvier	J 17 janvier	?	» » »	980. —.— *	147 — —
1766	S 11 janvier	V 17 janvier	4	» » »	976. 2. 6	
1767						
1768		Me 13 avril		» » »	513. 8.— *	77 E. 1 b. —
1769		J 19 janvier				120 E. 3 b. —
1770		L 22 janvier				124 — —
1771		V 18 janvier				146 3 2
1772					890. —.— *	133 — —
1773		V 15 janvier			1100. —.— *	330 L. — s. — d.
1774		V 14 janvier				348 7 0
1775		?				342 18 —
1776						150 E. —
1777				J. J. Ballet		143 10 —
1778						168 — —
1779						
1780						250 — —
1781		janvier				203 — —
1782		janvier				152 — —
1783		janvier				152 — —
1784						

<i>Année</i>	<i>Arrivée</i>	<i>Départ</i>	<i>Jours de coll.</i>	<i>Quêteurs</i>	<i>Produit de la quête :</i> <i>en mon. gen. en autres mon.</i>	
1785					1189.—.— *	178 7 —
1786		V 20 janvier				221 — —
1787						248 — — (soit 31 louis)
1788		L 7 janvier				315 8 — (soit 38 louis)
1789	L 19 janvier	S 24 janvier			2006.—.— *	314 11 —
1790		février				313 — —
1791		S 22 janvier				328 — —
1792	(décembre 1791 ?)					304 — —
1793					1477.—.— *	232 ? — —
1794						192 15 —
1795						144 — —
1796						135 9 — (soit 16 1/2 louis)
1797	D 29 janvier	S 4 février		Terretaz, proc. GSB	784.—.—	138 3 — (soit 17 louis 43 b.)
1798		« il n'est pas venu en 1798 »				
1799	L 14 janvier	S 19 janvier		Terretaz, proc. GSB	723.10. 6	121 7 —
1800		« il n'est pas venu en 1800 »				
1801	L 26 janvier	S 31 janvier		Terretaz, proc. GSB	1208. 6. 6	192 — —
1802	L 25 janvier	Me 3 février		» »	1266.—.—	
1803	D 16 janvier	Ma 25 janvier		» »	1393.10. 6	
1804	D 22 janvier	L 30 janvier		» »	1597.10.— *	248 E. 2 b. — c.
1805	S 26 janvier	Ma 5 février		» »	1643.—.—	281 13 —
					2482. 5. 6	
					2482. 5. 6 *	389 2 —
1806	S 18 janvier	L 29 janvier		N. Giroud, proc. GSB	1907. 2.—	320 — —
1807	S 10 janvier	L 19 janvier		» »	1914. 1.—	
1808	Ma 12 janvier	L 25 janvier		Gros, chan.	2198. 5.—	513 — —
1809	Ma 10 janvier	V 20 janvier		N. Giroud, proc. GSB	2286. 7.—	412 6 —
1810	S 13 janvier	Me 24 janvier		» »	2364. 8. 6	400 — — (50 louis)
1811	Me 9 janvier	Ma 22 janvier		» »	2060.11.—	400 10 b. 2 cr. (50 louis 10. 2)
1812	V 10 janvier	Ma 21 janvier		N. Giroud	2038. 3.—	320 ? (40 louis)
1813	L 11 janvier	Ma 19 janvier		»	1777. 4.—	798 ?
1814						
1815	12 janvier	20 janvier		»	2144.—.—	321 12 —
1816	12 janvier	23 janvier		Filliet	2005.10.—	400 (40 louis)
1817	9 janvier	21 janvier		Darbellay	2382. 2.—	460.16. 2
1818	10 janvier	21 janvier		»	2520. 5.—	459 3. 4
1819	11 janvier	26 janvier		Bizet	3371. 6.—	
1820	11 janvier	24 janvier		Filliet	3504. 5.—	568 8 —
1821	13 janvier	26 janvier		»	3946. 2.—	
1822	15 janvier	30 janvier		Barras, chan.	4294. 4.—	542 10 1
1823	10 janvier	31 janvier		»	5514.—.—	
1824	9 janvier	3 février		»	6141. 9.—	
1825	7 janvier	28 janvier		»	5691. 5.—	894 — —
1826	9 janvier	26 janvier		»	5894. 2.—	« Francs suisses »
1827	10 janvier	29 janvier		»	6232. 3.—	1985 7 2 (2978,6 de France)
1828	12 janvier	28 janvier		»	5778.—.—	1824 1 1 (114 louis 5 s.)
1829	10 janvier	26 janvier		»	6403.—.—	2021 — —

Année	Arrivée	Départ	Jours de coll.	Quêteurs	Produit de la quête :	
					en mon. gen.	en autres mon.
1830	9 janvier	27 janvier		»	6539.—.—	2102 — 2 (3153,09 f de Franc
1831	6 janvier	18 janvier		»	5819.—.—	1745 11 6
1832	9 janvier	27 janvier		»	7039. 5.—	2193 3 —
1833	12 janvier	27 janvier		»	7373. 1.—	2242 — —
1834	11 janvier	27 janvier		»	7574. 8.—	2380 — —
1835	9 janvier	30 janvier		»	7646.—.—	2240 — —
1836	9 janvier	30 janvier			8385.—.—	2082 — —
1837	11 janvier	30 janvier		Max	7021.—. 6	2110 — —
1838	12 janvier	5 février		»	7709. 9.—	2328 52 1/2
1839	2 janvier	24 janvier		»	6742.—.—	
					Francs de G. :	
1840	10 janvier	28 janvier		Cart	2627.—.—	
					(5691.10.— fl.)	
1841	2 janvier	25 janvier			2936,45	
					(6362.10.— fl.)	
1842	4 janvier	26 janvier			3079.—.—	
					(6671. 2.— fl.)	
1843	3 janvier	27 janvier			3186.—.—	
					(6903.—.— fl.)	
1844	4 janvier	27 janvier			3133.—.—	
					(6788. 2.— fl.)	

¹ Les indications présentées par ce tableau ont été extraites principalement des Archives d'E de Genève (AEG), fonds des archives hospitalières, cote Fe 66 (1736-1742) ; Fe 68 (1743-1748) ; Fe (1749-1751) ; Fa 12 (1752-1759) ; Fa 13 (1760-1765) ; Fa 14 (1766) ; Fa 16 (1797-1809) ; Fa 17 (1810-1824) ; Fa 18 (1825-1834) ; Fa 19 (1835-1840) ; Fa 20 (1841-1844). Les Archives de l'hospice du Grand-Saint-Bernard (AGSB) ont été exploitées également, et ont fourni d'intéressantes données. Toutefois, ces for étant dépourvus de cotes, et les carnets utilisés étant de nature très diverse (comptes de quêteurs, de c lérieurs, de clavendiers, de la procure), les chiffres ne sont pas toujours pris à un même niveau de comptabilité, et il n'est pas toujours possible de distinguer s'il s'agit du produit de la quête, ou seu ment d'un montant prélevé sur ce produit. C'est sans doute ce qui explique de singulières anomal qu'une lecture attentive de notre tableau permettra de constater, et c'est pourquoi aussi ces chiffres n' été relevés qu'à titre indicatif et subsidiaire.

² Les archives de l'hospice fournissent des chiffres pour la quête de Genève, devenue indépe dante de celle de Savoie, pour plusieurs années avant 1736. Si nous avons retenu ce millésime com point de départ, c'est parce que les archives hospitalières genevoises ne donnent d'indication préc qu'à partir de cette date.

³ Les dates d'arrivée et de départ du quêteur ont été relevées dans les registres de l'hôpitali Elles n'indiquent que les limites de temps entre lesquelles la collecte a eu lieu, mais on ne peut dédu la durée de celle-ci uniquement en comptant combien de jours se sont écoulés d'une date à l'autre.

Il est à noter que, parfois, l'hôpitalier s'est trompé d'un jour en inscrivant la date ; l'erreur été corrigée chaque fois qu'un recoupement permettait de le faire. Une fois assurés du quantième, n avons indiqué nous-mêmes à quel jour de la semaine il correspondait. Reste qu'une erreur a pu ne j être décelée (une telle erreur, par exemple, doit être au moins soupçonnée en 1738, car il n'est pas p bable qu'une quête de trois jours ait pu se terminer un mardi). Les indications de jour ne sont d fournies que sous réserve.

Il est intéressant de remarquer que, le plus souvent, le quêteur arrivait à Genève le diman après-midi, s'étant donc trouvé encore le matin en territoire catholique. Il commençait généralement quête le lundi, et s'en allait le jour même où elle était terminée, ou le lendemain, de sorte qu'au dim che suivant, il se trouvait de nouveau sur le chemin du retour, en Chablais. Rares sont, avant la fin

l'ancienne république, les cas où le chanoine s'est trouvé à Genève un dimanche matin. Il avait d'ailleurs la faculté d'assister à la messe dans la chapelle du Résident, avec lequel on le voit occasionnellement en relation.

Tout change à partir du moment où Genève, ville française, est ouverte au culte catholique. Dès 1800 environ, c'est le maire de Genève qui accorde l'autorisation de quêter, et il semble n'avoir imposé aucune restriction, de sorte que le séjour du quêteur tend dès lors à se prolonger. C'est pourquoi nous n'avons pas jugé utile de rechercher au-delà de 1814 quels étaient les jours d'arrivée et de départ, et nous nous sommes contentés dès lors d'indiquer seulement les quantités relevées dans les registres de l'hôpitalier, l'indication du jour de la semaine ayant perdu désormais tout intérêt.

⁴ La durée de la collecte, en jours, n'a pas été déduite de la différence entre deux quantités, mais de l'émolument payé à l'huissier, à raison de 3 fl. 6 s. par jour. Lorsque cet émolument n'a pas été indiqué, nous nous sommes abstenus de citer la durée de la quête, qui ne peut plus être, dès lors, que résumée.

⁵ Le nom du quêteur, et sa qualité, sont tirés soit des AEG, soit des AGSB. Il arrive que l'orthographe varie, ou qu'il existe une discordance entre les sources à cet égard. Nous ne prétendons donc nullement que les noms soient toujours correctement écrits.

Il ressort de nos documents que le quêteur était, le plus souvent, accompagné d'un domestique ou valet, et qu'il amenait avec lui un cheval, exceptionnellement deux. Valet et cheval étaient hébergés, sauf rare exception, à l'hôpital également.

On remarquera la belle série de quêtes faites, de 1822 à 1835, par le chanoine Barras. Celui-ci semble être devenu une figure familière à Genève, où il lui arrivait de passer plus de trois semaines, au cœur de l'hiver.

Pendant très longtemps, la collecte de Genève a été faite par un autre quêteur que celle de Vaud. Les dernières années, toutefois, il se peut que le quêteur ait été le même.

⁶ Les montants de cette colonne, libellés en florins, sols et deniers de monnaie commune genevoise, sont cités en principe d'après les registres de l'hôpital de Genève. Lorsque ces sommes sont mentionnées en florins par les archives du Grand-Saint-Bernard, nous les avons désignées par un astérisque*.

A partir de 1840, les sommes sont libellées en francs de Genève, mais nous avons alors mentionné entre parenthèses le montant, calculé par nous, de l'équivalent en florins, afin de permettre la comparaison avec les chiffres antérieurs.

A noter que même pendant la période française, l'hôpital n'a jamais cessé de compter en florins, le même qu'il n'a jamais cessé d'utiliser exclusivement le calendrier grégorien.

⁷ Les chiffres de cette colonne sont tirés uniquement des comptes de l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Ils sont libellés soit en écus, baches et cruches, soit en livres, sols et deniers, sans que cela ait été toujours spécifié clairement. Parfois aussi, on trouvait subsidiairement des indications en louis, ou en florins de Genève, etc.

A partir de 1827, il s'agit de francs de Suisse, probablement par référence à une monnaie concordataire, alors qu'il n'existait pas encore de monnaie fédérale. On a donné parfois l'équivalent en francs de France.

Il n'est pas possible de fonder une étude statistique sur ces chiffres, car ils sont entachés de quelque incertitude : d'une part, on ne sait si les sommes en question ont été recueillies exclusivement sur le territoire genevois, d'autre part, il n'est pas sûr que les sommes enregistrées finalement représentent toujours la totalité de la quête, ou seulement la partie qui en a été prélevée pour être remise à la procure, sous la mention « de la quête de Genève ».